

Lacan Quotidien



n° 732 – Mardi 4 juillet 2017 – 18 h 02 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



En savoir plus

EN AVANT

EDITORIAL

Il n'y a que ça, le lien social, de Christiane Alberti

PMA : du nouveau pour les femmes... La chronique d'Hélène Bonnaud

Barbet Schroeder : « en savoir plus » sur la haine, par Pascale Fari

POESIE ET POLITIQUE

Poésie et politique – Politique et poésie, par Corentin Segalen

CHAMP FREUDIEN ANNEE ZERO

Shakla Vetaria à Jérusalem, par Susana Huler

AGGIORNAMENTO DES ECOLES

Humain, trop humain, par Patricia Tagle

CRISIS IN VENEZUELA

Es necesario elegir, Marcela Almanza

La interpretación ce(s)gada, Julieta Ravard

LACAN COTIDIANO N°16

EDITORIAL

Christiane Alberti

« Il n'y a que ça, le lien social »

L'École de la Cause freudienne s'est résolument engagée dans un combat qui a visé à faire barrage à l'élection de Marine Le Pen lors de la récente élection présidentielle. Il s'agissait pour des psychanalystes d'intervenir dans le débat public pour rappeler les racines historiques du Front national et ses attaches actuelles avec le fascisme et les néo-nazis.

Sans entrer dans la discussion des programmes et la politique partisane, c'est un point de vue éthique qui nous a conduit à tirer les conséquences en particulier sur l'abstention et le vote blanc. C'est un principe disons de réalisme supérieur qui nous a guidé à chaque étape de cette campagne. Il consiste à s'attacher aux conditions concrètes, pratiques, de réalisation de la chose à atteindre, en dépit de tous les obstacles qui se présentaient (cf. la morale objective chez Hegel (1)).

Notre responsabilité était engagée, dès lors qu'il s'agissait non seulement de rallier l'opinion éclairée, mais aussi, pour partie, de travailler à la constituer. Et c'est bien depuis notre condition de psychanalyste, qui nous porte à contrer le refoulement, que nous avons pris position publiquement : contrer la pente naturelle actuelle qui repose sur l'oubli du plus sombre passé.

Le populisme

La question du populisme a été centrale. Nous avons rencontré le danger qu'il représente sous ses différentes formes et mesuré à quel point il avait pénétré les esprits. Qu'il s'agisse de la tendance issue du courant proprement anti-lumières ou bien de celle de la protestation romantique chère à la France.

Dans son travail sur la menace populiste, Jan-Werner Müller (2) nous propose de revenir à son fondement même : la confiscation illégitime du peuple, plus essentielle que la critique des élites. Ses leaders affirment toujours être les seuls représentants du « peuple vrai » (« les vrais gens ») ou de la majorité silencieuse. Ce peuple-là est de fait déréalisé et humilié. Le populisme pratique l'humiliation permanente d'un peuple à sauver. C'est du reste comme cela que Lacan désignait ce que fut le désastre moral des années brunes : « L'humiliation de notre temps sous les ennemis du genre humain (3) ».

Surtout : le monopole moral que les populistes revendiquent engendre une double exclusion, dangereuse pour la démocratie. Premièrement, tous les autres partis sont illégitimes et corrompus. Deuxièmement, il est de la nature même du populisme de pratiquer l'exclusion d'une partie du peuple, en définitive toujours suspecte de ne pas appartenir à l'humanité.

Autrement dit, la guerre civile (le plus grand de tous les maux, selon Pascal) est à l'horizon de tout populisme qui exacerbe la pulsion de mort sous les espèces de la pulsion ségrégative.

L'État de droit

C'est cette perspective qui nous a notamment conduit à opposer au populisme la référence à l'État de droit. C'est du droit que le peuple tient sa définition et sa norme réside dans la forme de la loi. L'État n'est pas ici assimilable à la puissance (la force, la violence), mais au droit et à la loi – œuvres humaines sans cesse en mouvement, contrepoids à la *vox populi* –, si on veut bien considérer avec Blandine Kriegel (4) que l'État moderne ne procède pas de l'empire romain germanique mais du renouveau républicain des royaumes de la Renaissance. Il est une création permanente qui n'appartient à personne, mais à tous, une institution qui n'est pas au-delà, mais par et pour les individus.

Il est en tout cas utile de s'interroger sur l'État de droit aujourd'hui à un moment où l'on voit resurgir les remises en cause de la théorie de la représentation et du parlementarisme ainsi que des projets peu crédibles de régimes constitutionnels alternatifs. Au reste, cette critique est ancienne et a toujours accompagné la théorie de l'État moderne.

Le lien entre ceux qui parlent

Il ne s'agissait pas seulement de défendre l'État de droit parce qu'il conditionne la pratique de la psychanalyse. Cette référence au politique, au discours du maître qui s'instaure de l'émergence de l'État, est d'une autre portée. Elle relève aussi du discours analytique si on veut bien faire de la psychanalyse le champ d'un exercice plus étendu que celui de la cure. Je voudrais dire en quoi.

C'est depuis l'expérience de l'analyse, que l'on peut miser sur les ressources du discours, qui n'est rien d'autre que « le lien entre ceux qui parlent ». La politique, c'est dans le fond le lien social. Et c'est notre arme face à la pulsion de mort : « En fin de compte, il n'y a que ça le lien social » (5), souligne Lacan, soit ce qui fait tenir les corps ensemble, alors que leur jouissance génère plutôt la ségrégation.

Cette considération du lien social se fait depuis le discours analytique, soit à l'envers du politique, à l'envers d'un exercice de domination. L'expérience d'une analyse conduit à se distancier des identifications de masse (toujours ségrégatives), pour considérer plutôt le multiple des choix de désir ou de jouissance. Toujours déségrégative, elle conduit à miser sur un collectif qui fasse une place à cette pluralité : le Un de l'inclusion du multiple et non pas le Un de l'exclusion du multiple. En ce sens, la psychanalyse veut du politique.

C'est bien parce que dans la cure on en vient à rencontrer le point où l'Autre n'existe pas, le point où les ressources du symbolique pâlissent, qu'une fois atteint ce point là, c'est un retour au lien social, dans le rapport à l'Autre, qui s'effectue au sens où l'on porte la responsabilité de l'Autre à inventer. Sauf à se résoudre au cynisme le plus stérile. Une analyse ne conduit pas à aller du père au pire, à cette sorte de nihilisme présent dans le populisme.

Cela donne aux psychanalystes une responsabilité nouvelle dans un contexte de dilution du lien social, de toutes les assises fondatrices du collectif. Ce qui est « con » dans le populisme, ce sont précisément des signifiants-maîtres qui ne font pas lien, des injonctions, coupés du savoir. Et la visée du savoir est cruciale dans un contexte où nos politiques se laissent aisément fasciner par le S₁, notamment de l'évaluation ou du scientisme.

C'est dans une pratique politique à inventer pas à pas, que la psychanalyse est susceptible de contribuer utilement à l'exercice d'un discours du maître qui serait « un peu moins con » (6), comme Lacan semble l'appeler de ses vœux dans sa conférence à Milan en 1972. Donner toute sa portée à cet aphorisme de Lacan, en faire une perspective, est en tout cas à considérer sérieusement.

Ce texte a été prononcé dimanche 2 juillet lors du Forum organisé dans le cadre du 4^e Congrès Européen de Psychanalyse PIPOL 8. Ce Forum avait pour titre : La montée du populisme en Europe : quelle réponse des politiques, des intellectuels et des psychanalystes ?

1 : « L'État est la réalité en acte de l'idée morale objective » (Hegel, *Principes de la philosophie du Droit*, 1821).

2 : Müller J.-W., *Qu'est-ce-que le populisme ? Définir enfin la menace*, Premier Parallèle, 2016.

3 : Lacan, J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 150.

4 : Cf. Kriegel B., *État de droit ou Empire ?*, Bayard, 2002.

5 : Lacan J., *Le Séminaire Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 51.

6 : Lacan J., « Du discours psychanalytique », *Lacan in Italia, En Italie Lacan, 1953-1978*, La Salamandra, 1978, p. 47.

PMA : du nouveau pour les femmes...

La chronique d'Hélène Bonnaud

Mardi 27 juin 2017, le Comité Consultatif National d'Éthique rendait son avis et donnait une réponse favorable aux femmes vivant en couple, et aux femmes célibataires, désirant un enfant. Dorénavant, la PMA (procréation médicalement assistée) leur sera proposée en France et elles n'auront plus besoin d'aller à l'étranger (Belgique, Espagne, Angleterre) pour bénéficier de ces traitements.

Pour Gaëlle Dupont du *Monde* (1), il s'agit d'une révolution. En effet, cette ouverture permettra à toutes les femmes, quel que soit leur choix de vie, de pouvoir procréer grâce au don de sperme.

Cet avis du CCNE répond à l'attente du président Macron qui s'était exprimé sur ce sujet pendant la campagne présidentielle, en déclarant qu'il était « favorable à une loi qui ouvrira la PMA aux couples de lesbiennes et aux femmes célibataires ».

Voilà la chose entendue. Et s'il s'agit d'une réponse attendue, il n'en reste pas moins important de souligner qu'ainsi les femmes vivant en France pourront bénéficier de ces traitements sans avoir à subir des déplacements onéreux. Cela mettra fin à une certaine hypocrisie qui, tout en interdisant la PMA sur notre sol, permettait le suivi de la grossesse de ces femmes et l'accueil de leur maternité.

Répondant à l'attente des associations LGBT, cette avancée devrait les satisfaire. En revanche, pour les mouvements *Sens commun* et la *Manif pour tous*, la mobilisation reste plus que jamais nécessaire contre ce qu'ils appellent « la PMA sans père ». Dès mardi, les réseaux sociaux ont dénoncé les prises de position du CCNE. Dans un *tweet* percutant, Valérie Boyer, députée des Bouches du Rhône et porte-parole de Les Républicains, écrit : « Le CCNE néglige le droit de l'enfant au nom d'un pseudo droit à l'enfant. La boîte de Pandore est encore ouverte... »

Cependant, la droite semble ne pas vouloir s'engouffrer dans le débat (2) et répéter les controverses houleuses qui s'étaient emparées de l'hémicycle en 2013, au moment de la loi pour le mariage homosexuel.

Cette nouvelle « sagesse » s'appuie sans nul doute sur des sondages qui indiquent que 60% des français sont favorables au mariage entre deux personnes du même sexe et soutiennent l'appel fait à l'insémination artificielle pour les femmes homosexuelles. Reste l'Église catholique qui, sous la plume de Monseigneur Pierre d'Ornellas (3), archevêque de Rennes, prévenait qu' « il serait regrettable pour tout le monde que le président de la République et le gouvernement prennent rapidement des décisions qui suscitent la division en réveillant les passions ». Dans *Le Monde* du 28 juin qui lui accorde une tribune, Mgr Pierre d'Ornellas s'inquiète et dit : « Ne réveillons pas les divisions françaises » (4).

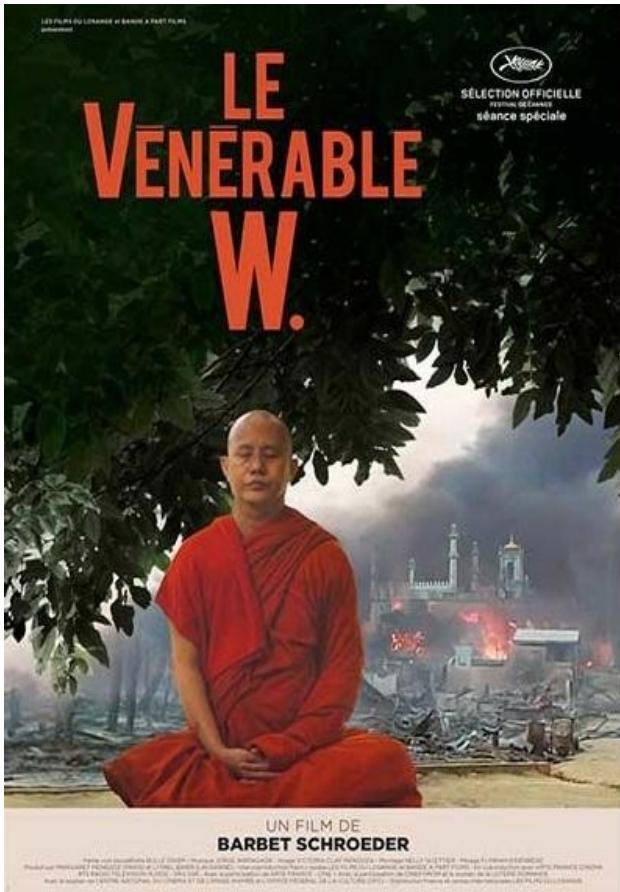
Certes, l'appel à l'apaisement est toujours de mise venant de l'Église catholique mais pourra-t-elle apaiser ses fidèles qui, aujourd'hui, prennent position contre le fait d'obtenir l'aide de la science quand on désire un enfant dans un couple homosexuel ? Saura-t-elle imaginer, et accepter, que toute femme puisse vouloir un enfant et ce, sans en passer par l'acte sexuel ? Marie n'est-elle pas devenue mère sans en passer par la voie du sexe ?

1 : à retrouver [ici](#)

2 : à retrouver [ici](#)

3 : à retrouver [ici](#)

4 : à retrouver [ici](#)



Barbet Schroeder :

« en savoir plus » sur la haine par Pascale Fari

« Par une entourloupe du sort, en cherchant à me débarrasser de ma haine, j'ai découvert la haine raciale à livre ouvert. C'est ainsi qu'est né un film que je viens de terminer, sur les paroles de haine et les pogromes qu'elles peuvent susciter. Il s'intitule *Le Vénérable W.* J'espère que cela m'aidera. Je n'en suis pas encore sûr. »

Barbet Schroeder

Comment combattre la haine tout en sachant qu'elle se loge au plus intime de soi ? De cette question qui le taraude, Barbet Schroeder fait un documentaire bouleversant, *Le Vénérable W.*, troisième volet de sa « trilogie du mal » où les crimes se perpètrent au nom de la vertu haineuse.

D'une voix douce, W., moine vénéré dans tout le pays, brandit la défense « de la race et de la religion ». D'une même voix douce, il prêche la persécution et l'extermination de la minorité musulmane de Birmanie. Et il sait hélas très bien se faire entendre.

La puissance de ce film tient à ce que le réalisateur cherche à « en savoir plus » sans faire l'impasse sur sa propre violence. Cheminant sur cette arête délicate, il débusque comment la haine s'attise et se propage.

Violence et haine – quelques antécédents

La violence, pour B. Schroeder, est d'abord celle qu'il a côtoyée dans son enfance en Colombie. En 1948, lors d'une émeute qui met la ville à feu et à sang, il assiste à une décapitation en pleine rue. « L'homme sans tête est resté debout pendant un moment qui m'a semblé une éternité. » (1) Pour le petit garçon de sept ans, cela restera « l'un des événements les plus marquants » de sa vie. Voici comment il rapporte la scène : « Un homme est décapité sous mes yeux. Nous avons un perroquet qui dit : "Je suis habillé de vert, mais je suis libéral" (rouge). La guerre civile avec les bleus (conservateurs) fait rage. Le perroquet est devenu un danger pour toute maison où il se trouve. On me dit qu'il s'est envolé, j'apprends un peu plus tard que, par mesure de sécurité, mon père a dû lui tordre le cou. »

En 1951, arrivant à Paris, il se retrouve au lycée : « À la moindre bagarre dans la cour de récréation, une meute se forme en criant : "Du sang, du sang !" À deux reprises, je vois ces meutes s'acharner sur un élève à lunettes au cri de "sale juif". Je me souviens encore de son nom », ajoute-t-il.

Soixante ans plus tard, en 2012, un voisin abat les trente arbres de la petite forêt magique où il avait découvert la passion du sexe et de l'amour à l'adolescence. Son court-métrage *Où en êtes-vous, Barbet Shroeder ?* dit comment la haine l'envahit : « Après quelques jours sans dormir, il ne me restait que la haine pour mon voisin, responsable du crime. [...] Toute ma vie, j'avais miraculeusement réussi à éviter la haine, peut-être grâce à la

fréquentation du bouddhisme, qui m'avait même mené en pèlerinage à l'âge de 20 ans sur les lieux de Bouddha en Inde. [...] Chaque 15 décembre, je rafraîchissais la couche de peinture rouge sang que j'avais appliquée sur la tranche de chaque arbre coupé. [...] Mon indignation grandissait au fur et à mesure que le coup de peinture rouge du souvenir le touchait. Pour faire disparaître cette haine grandissante qui me rendait fou au point d'interrompre presque toutes mes nuits par des visions d'arbres coupés, il était temps de revisiter sérieusement le Bouddha, qui avait toujours été pour moi le dernier refuge, puis la dernière illusion. C'était maintenant de la haine dont je voulais me débarrasser. » (2)

Mais une fois sur place, il découvre l'envers d'un pacifisme recyclé au service de la haine.

Décapage subversif

« Quand j'ai appris que ce qui se passait en Birmanie était une autre version de la haine sur le point de se transformer en génocide, il a fallu que, clandestinement, derrière le dos de la sécurité militaire, j'essaie d'aller comprendre sur place », explique B. Schroeder.

La méthode du cinéaste consiste à faire parler W. « en laissant l'horreur ou la vérité s'installer d'elles-mêmes petit à petit ». Ensuite, le montage « tire les conséquences du matériel que j'ai. Surtout si j'ai des images qui montrent le résultat des paroles. »

À l'écran se dévoilent les ravages de la parole haineuse, d'autant plus terrifiants que cette parole se présente comme sereine, pour ne pas dire suave. « À partir de paroles, qui au premier abord n'ont pas l'air de paroles de haine – c'est très important –, on peut voir éclore des violences horribles. »

« On se fabrique toujours des figures de grands méchants, mais le mal peut avoir un visage bon enfant. » Le réalisateur prend un malin plaisir à subvertir les dichotomies simplistes. À voir le visage rond et placide de W., comment ne pas nous interroger sur notre propre méchanceté ?

Parallèlement, l'exotisme, le décorum bouddhiste, les différences culturelles et sociodémographiques – ici les paysans rohingyas, là les juifs d'Europe centrale – dénudent le tronc délétère de la haine et du racisme. B. Schroeder a un génie bien à lui pour décaper la routine qui bouche nos oreilles avec des airs trop connus – ces airs rebattus qu'on n'entend plus, même si (et parce que) ils sont ignobles.

On aperçoit, non sans effroi, comment la « dédiabolisation » du discours lepéniste joue de la répétition – à force d'entendre des horreurs, elles se banalisent. On s'habitue à tout, n'est-ce pas ? *La vérité, on la refoule, mais le réel, on s'y habitue* (3), souligne Jacques Lacan. La distance qui nous sépare des horizons birmans fonctionne à rebours comme un miroir décapsant, dépouillé des enrobages imaginaires. Une inquiétante étrangeté en résulte qui fait retentir le réel effacé, émussé.

« Tout le monde peut s'identifier en se disant “Mais si je faisais partie de cette minorité-là [...] ?” Une succession de cauchemars absolument effrayants, voir ça à livre ouvert, c'est l'Allemagne des années 1930 ! On est obligés de se rendre compte à quel point tout ça peut arriver n'importe quand. Très peu de gens connaissent ce côté-là de la réalité. Quand j'ai découvert ça, je me suis dit qu'il fallait absolument que je fasse un film. »

Éclatante leçon d'engagement dans le champ politique.

Voir la bande-annonce en cliquant [sur ce lien](#)

1 : « Mes dates clés », interview de B. Schroeder, *Libération*, 5 juin 2002 & « Barbet Schroeder, le franc-tireur », L'Express.fr, 18 octobre 2000.

2 : Schroeder B., *Où en êtes-vous, Barbet Shroeder ?*, 2017, Centre Georges Pompidou / Les Films du Losange / Arte France Cinema. [L'image du tronc d'arbre peint en rouge est extraite de ce court-métrage, de même que l'exergue.]

3 : Cf. Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 521.

POESIE ET POLITIQUE



Poésie et politique – Politique et poésie par Corentin Segalen

Lettre adressée à JAM suite à son séminaire du 24 Juin 217.

Je vous remercie de m'avoir invité à votre séminaire de samedi dernier. J'ai beaucoup aimé votre introduction sur la poésie et la politique, montrant que, par la langue, les deux étaient intrinsèquement liées.

J'ai trouvé très juste ce que vous avez dit sur les signifiants S₁ et S₂, sur le rapport au pouvoir, récurrent dans l'exercice poétique, du fait des poètes qui font l'éloge des puissants ou des poètes maudits, qui empruntent beaucoup au discours du maître, au discours du père.

Voici quelques idées qui me sont venues ce week-end. On peut selon moi travailler en miroir sur les relations entre les poètes et la politique et entre les dirigeants politiques et la poésie. Tel serait le résultat de cette classification.

Les poètes et la politique, les poètes et l'apolitisme

Les poètes politiques

Commençons par Virgile (70-19 av JC), qui écrit alors qu'il sait qu'il va bientôt mourir : *Cecini pascua, rusa, duces*, « J'ai chanté les prés, les champs et les chefs ». On voit que le poète se met naturellement au service des puissants.

On reste dans le même esprit avec Pierre de Ronsard (1524-1585), « Prince des poètes et poète des princes », poète officiel de la cour de François I^{er} et de son fils Henri II, qui publie des hymnes, des odes et des sonnets pour célébrer le pouvoir royal.

Le XIX^e demeure l'âge d'or des poètes engagés en politique. François-René de Chateaubriand (1768-1848), ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, Alphonse de Lamartine (1790-1869), député de 1833 à 1851, soutien de la Monarchie de Juillet qui proclame la Seconde République et devient ministre des Affaires étrangères en 1848 et bien sûr Victor Hugo (1802-1885), député et sénateur, contraint à l'exil par Napoléon le Petit.

Les poètes apolitiques

Tous les poètes ne font pas de politique. Certains par prudence, d'autres par choix artistique, pour ne se consacrer qu'à la poésie, se faisant néanmoins rattraper par la politique et sa censure, comme Charles Baudelaire (1821-1867), qui doit écrire à l'impératrice Eugénie pour essayer de faire baisser le montant de son amende. Paul Verlaine (1844-1896) et Arthur Rimbaud (1854-1891) s'opposent à la société établie et au retour à la morale, mais désertent le champ politique. Alors qu'au même moment – ou peut-être parce qu'au même moment –, des politiques investissent le champ poétique.

Les responsables politiques et la poésie, les responsables politiques et l'apoésie

Les politiques poètes

Paul Déroulède (1846-1914) est un bon exemple de poète qui s'empare de la poésie pour faire passer son message, comme ici dans le Clairon, nationaliste et revanchard :

« L'Air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend ».

(Chants du Soldat, 1872)

Paul Déroulède remet aussi au goût du jour les duels. Il affronte ainsi deux fois Georges Clémenceau (1841-1929) au pistolet. Le Tigre, on le rappelle, qui avait le sens de la formule et pour lequel « Poésie et musique sont les suprêmes délices des choses » (*Le voile du bonheur*, 1901). On se souvient de son célèbre alexandrin, apprenant la mortelle belle compagnie du président Félix Faure (1841-1899) : « Il se voulait César, il ne fut que Pompée ».

Mais le style n'est pas toujours au rendez-vous. Ainsi, Paul Léautaud est particulièrement cinglant avec un autre politique-poète, Maurice Barrès (1862-1923), lorsque celui-ci est nommé à l'Académie française : « Des phrases à effet, un ton de romantique, du beau style (en admettant qu'un tel style puisse être beau) pour ne rien dire. Quand on a lu cela, on n'a rien lu » (*Journal littéraire*, 24 février 1923).

Les politiques apoètes

À de rares exceptions près, les responsables politiques cessent, dans l'entre-deux-guerres, de faire de la poésie. De Gaulle, Churchill, Mitterrand et bien d'autres avaient des accents poétiques, mais globalement, on assiste à une disparition de la poésie dans les discours politiques.

Chacun se souvient de la célèbre anaphore répétée quinze fois lors du débat télévisé du 2 mai 2012 par François Hollande (né en 1954) « Moi président de la République », décontenançant totalement Nicolas Sarkozy (né en 1955), qui savait pourtant lui aussi cumuler anaphores et épiphores : « Vous en avez assez de la langue de bois et vous avez raison ! Vous en avez assez de la pensée unique et vous avez raison ! ».

Mais la sur-utilisation de cette figure de style ne démontre-t-elle pas la pauvreté poétique de nos responsables politiques, y compris à l'échelle mondiale, depuis l'élection de Donald Trump, qui déclara pendant la campagne présidentielle : « *I know words. I have the best words* », « Je connais les mots. J'ai les meilleurs mots ».

Le retour du poétique en politique ?

Emmanuel Macron (né en 1977) a montré quelque talent poétique pendant la campagne présidentielle de 2017, notamment avec cette belle métaphore : « Est-ce que vous entendez le murmure du printemps ? C'est le bruit d'une page de la vie politique qui est en train de se tourner », ou encore avec ce bel oxymore : « Je suis heureux d'être avec vous ce soir, mais avec une joie grave ».

Espérons qu'à l'instar de notre nouveau président, nos nouveaux ministres et nouveaux parlementaires sauront faire preuve d'un peu de poésie et que, parmi ces nombreux députés inconnus, se cachent des poètes !

Corentin Segalen est ancien poète et ancien conseiller ministériel



CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

Shakla Vetaria à Jérusalem par Susana Huler

Dé : Susana Huler, Jun 29, 2017 at 9:49 AM

A : Jacques Alain Miller

Après notre rencontre avec le P^r Kremnitzer (1), il nous a paru clair que la possibilité d'existence de notre démocratie est fortement liée à notre attitude et à notre pensée sur les palestiniens. La conquête n'a pas seulement des incidences sur l'être dominé, mais aussi sur celui qui domine. Au long des années, nous nous sommes réveillés au fait que, avec l'héroïsme de la création de l'État des juifs et sa défense courageuse face aux ennemis, les résultats des guerres n'ont pas du tout été univoques. La victoire a amené avec elle les dangers du pouvoir. La perte de la modestie.

Notre prochain pas au Shakla Vetaria sur « Psychanalyse et Politique » sera une rencontre avec le P^r Hillel Cohen (2) sur la nationalité palestinienne et ses idéaux. Il nous semble qu'avec notre invité nous avancerons dans la compréhension de nous-mêmes à travers la compréhension de cet autre avec qui nous entretenons des rapports complexes et difficiles.

Traduction Valeria Sommer

1: Mordechai Kremnizter est professeur émérite en droit à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il est également vice-président de l'Institut israélien de la démocratie, qui étudie la démocratie israélienne et ses liens avec la sécurité nationale, et spécialiste en droit militaire. Ses opinions ont du poids dans ce pays.

2 : Le P^r Hillel Cohen est juif, vit à Jérusalem-Ouest et fréquente la société palestinienne depuis son adolescence. Il a publié plusieurs livres sur l'histoire locale des arabes et le conflit avec les juifs. Il enseigne à l'Université hébraïque de Jérusalem, Département de l'étude de l'Islam et au Moyen-Orient et dirige le centre Cherik de recherche sur le sionisme.

AGGIORNAMENTO DES ECOLES

Humain, trop humain Aggiornamento démocratique dans la NEL par Patricia Tagle

Lettre à Miquel Bassols

Cher Miquel,

Je vous écris, et j'écris, en réponse à votre proposition de réfléchir sur la nécessité et/ou la pertinence, de faire un aggiornamento démocratique qui ouvre la voie possible pour traiter les effets de ségrégation au sein de la vie associative, du fait de la logique de groupes qui, inévitablement, fait partie de nos Écoles.

[...]

Mon point de départ dans cette voie est la constatation suivante : je suis, de nature, contre les formalités « statutaires ». Sur ce point je suis minimaliste : « moins est plus ». Aussi, et au-delà de ce que n'importe quel « statut » peut instituer, il y a la convergences et les contingences, chaque fois et à chaque fois. En fait, je suis pour n'importe quelle formule qui accueille la contingence, mais je ne suis pas sûre que cela passe par un changement de nos statuts. Comme Christiane Alberti, l'a signalé, nous avons toujours à disposition le chemin de l'invention, au cas par cas.

D'autre part, en tant que membre de la NEL, on sait que la NEL est née d'une fracture, et voire d'une dissolution, celle de l'ECFC (Escuela del Campo freudiano de Caracas) et sous le signe de la « contre-expérience ». Sous ce signe la NEL-Lima s'est constitué comme un siège de plus, dans la série des sièges de cette « nouvelle » École. Elle aussi en accueillant dans son sein une fracture antérieure, celle de « deux groupes » apparemment inconciliables, tant pour leurs traits idéaux, que pour leurs styles propres, encore effectifs et actifs. On parle ici ici du narcissisme de la petite différence, dans la mesure où il n'y a pas de groupe possible qui ne soit animé par la jouissance de la « vérité ». À mon avis – et je peux ici évoquer la théorie de Turin sur le Sujet de l'Ecole de JAM – les effets de groupe sont la conséquence de la positivation de l'agalma de l'Ecole. Faire de cet agalma –non pas de son vide, mais de son semblant- un objet de revendication.

[...]

Tout cela me mène à me poser cette question, Miquel, quel aggiornamento démocratique pour le pays de la psychanalyse, celui dans lequel nous ne sommes pas, si nous ne nous y inscrivons pas –qu'on le sache ou pas – en qualité de « citoyen », mais d'analysant ? Est-ce que ce « pays » – notre pays inédit et impossible – est composé par des « majorités » et des « minorités » ? Il suffit de conjuguer les signes mathématiques établis pour « plus grand » « plus petit que » et nous avons le « losange » du fantasme, ce voile articulé, cet articulée objection à l'impossible.

Comment ne pas évoquer ici notre Freud aimé lorsqu'il a parlé des trois « professions » impossibles : éduquer, gouverner, psychanalyser ? J'ajouterai dans cette série, faire École.

*La NEL, Nueva Escuela Lacaniana, est l'une des sept Écoles de l'Association Mondiale de Psychanalyse.
Patricia Tagle exerce la psychanalyse à Lima (Pérou).*

CRISIS IN VENEZUELA

Es necesario elegir

Marcela Almanza (Ciudad de México)

“Todo surge del Acto de fundación de Lacan. La Escuela no es una asociación profesional, un sindicato hecho para la defensa de sus miembros, ni una sociedad erudita, ni una casa de retiro. Tiene objetivos de reconquista. Algo ha sido perdido, algo debe ser retomado. No nos resignamos. La sensatez sería resignarse. Detrás de la sensatez está la castración imaginaria. No es ésa la idea que Lacan tenía del fin del análisis. En 1964 tenía al respecto una idea quizás demasiado heroica. Aun cuando volvió a una idea más pragmática del fin del análisis (el famoso savoir-y-faire), está todavía muy lejos del club de los de vuelta-de-todo. Resignación o reconquista, es necesario elegir. La Escuela Una está, a mi entender, en el hilo rector del esfuerzo del Campo freudiano desde hace —pronto— 20 años” (1).

Puesta a escribir algunas líneas sobre la Crisis en Venezuela debo acudir, en primera instancia, a una escena ocurrida ayer mismo en ocasión de una reunión de trabajo virtual con los colegas de Caracas en la que algunos de ellos iban a exponer sobre la experiencia de Presentación de Enfermos que llevan a cabo sostenidamente desde hace muchísimos años y de la que queremos nutrirnos dentro de un Programa de trabajo del cual participa toda la NEL.

Primer impacto: nos avisan antes de la reunión que la misma no se podrá llevar a cabo en la Sede porque ese día habrá una marcha que pasará por esa zona, y que por una cuestión de seguridad se reunirán en otro lado. Julieta Ravard abre la reunión diciendo “Estamos en mi casa, refugiados”.

No puedo más que pensar en cuestión de segundos, commovida, dos cosas: la primera, el deseo decidido que los anima, la libido que hay que ponerle a la Escuela para que aún en circunstancias complicadísimas — éstas y las que viven a diario desde hace varios años — quieran interrogarse por su práctica analítica, por su lugar en las instituciones, por el esfuerzo de hacer existir el psicoanálisis frente a otros discursos y además transmitir al resto de la Escuela sobre los efectos analíticos que, en acto, produce en cada caso el encuentro con un analista orientado por la enseñanza de Lacan.

La segunda, me queda resonando “refugiados”. El País del psicoanálisis y la Escuela, como *un lugar* que aloja, da refugio y hace posible acoger el malestar que atraviesa la escena, para transformarlo en algo diferente. Tiempo y espacio que, por inscribirse bajo otras coordenadas y más allá de ese contexto tan adverso, hacen lugar a *lo posible* frente a lo insoportable.

Doble efecto de enseñanza.

Acto seguido, vienen a mi mente dos recuerdos que me permiten resignificar ahora unas cuantas cosas que J.-A. Miller planteó en su conferencia de Madrid, y que se articulan al tomar la palabra frente a la crisis en Venezuela.

El primero data del año 2010, Congreso de la AMP en París: en un encuentro social donde se recibía a los miembros que veníamos del extranjero, me tocó compartir la velada con una colega de Caracas que, ya en esas épocas, nos relataba a varios de los presentes el gusto y el deseo que la animaba a estar allí a pesar de los sinsabores de la vida cotidiana en su país y el esfuerzo que había implicado para ella lograr ese periplo.

En ese momento, uno de los colegas que formaba parte de la escena reaccionó con desagrado al comentario final, pues escuchó que allí estaba implícita una crítica hacia el gobierno de turno.

Él, extranjero viviendo en París desde hacía muchos años, expresó sus ideas políticas relativizando lo que ella transmitía y con indignación e incredulidad expresó “Mm... yo soy castrista, chavista y kirchnerista”. La colega trató de seguir la conversación para justificar lo que había dicho, pero del otro lado no hubo respuesta sino un denso silencio que cortó inmediatamente el tono del intercambio que se había llevado hasta ese momento.

Me asombró lo acontecido, hubo algo en esa secuencia que me resultó un poco inquietante porque recuerdo que pensé ¿se puede destituir de ese modo la palabra del otro, sin más, cuando nos decimos psicoanalistas?

El segundo recuerdo es de 2016, en el Congreso de la AMP de Río de Janeiro: en otro de estos encuentros sociales, unos colegas me preguntan por la Sede México y por cuántos miembros éramos actualmente. Les digo que siete, que por un lado era una gran alegría haber crecido como Sede en tan corto tiempo porque duplicamos la cantidad de miembros en menos de dos años, pero que, por otro lado, era un poco triste la situación ya que esto se produjo porque recibimos tres colegas de Caracas que forzadamente tuvieron que irse de su país por la situación terrible por la que estaban atravesando.

Opiné sobre lo difícil de tener que tomar esas decisiones cuando se vive en un país donde no se respeta el Estado de derecho ni las garantías individuales, donde la lucha por la supervivencia es cada vez más acuciante y donde la represión a manos del Estado está a la orden del día debido a la situación política por la que se atraviesa.

Acto seguido, silencio absoluto y luego un comentario un poco irónico sobre la situación que, nuevamente, relativizaba el comentario que ahora era el mío.

Actualmente, ante las encendidas opiniones que despertó la apertura del Debate Venezuela, puedo leer más cabalmente aquellas declaraciones partidarias y esos silencios de antaño...

¿Se trata de interpretar los hechos que padecen nuestros colegas, miembros de una Escuela de psicoanálisis, solo como manifestaciones políticas *en contra de o a favor de*, relativizando todo cuanto se diga? ¿O esperaríamos más bien, de otro miembro de la Escuela, un gesto de solidaridad manifiesto y claro allí donde se supone que estamos articulados en pos del trabajo por la causa analítica?

En esa vía, me pregunto, si no estaremos un poco desorientados cuando lo que prima es el relativismo, el silencio o la confrontación imaginaria, mortífera y absolutamente estéril debido a la urgencia de una situación que se viene agravando desde hace años, la cual amerita posicionar adecuadamente las coordenadas dado que lo que está en juego es la práctica misma del psicoanálisis.

Traigo las palabras de Gisela Cordido, en el Debate Venezuela #6: “Observar cuánto ha costado durante años nombrar lo que sucede en Venezuela, una y mil veces, en una y mil formas, con ejemplos, cifras, imágenes, documentos, videos, pronunciamientos, peticiones internacionales, miles de exiliados en decenas de países, conduce a preguntarnos por lo inusitado del esfuerzo que hay que hacer para tener crédito, conduce a una pregunta: ¿Por qué no se cree, por qué cuesta entenderlo? ¿Por qué en lo cotidiano desde hace años y ahora en los textos de este debate, asoma la necesidad de enumerar, mostrar, nombrar, y hasta apelar a conmover para hacer conocer la gravedad de lo que sucede y que se crea?”.

Me pregunto si lo increíble va de la mano de la necesidad cuando los ideales, las identificaciones, la ideología y el efecto de grupo intentan velar lo obvio y lo que se pone en escena es el rechazo. Tal como dice Amilcar Gómez (LQ 711): “Eso es lo real de nuestro síntoma: el horror, la muerte, el exilio, la desaparición, sin metáforas. ¿Es que algunos horrores son mejores que los Otros?”.

Llegado a este punto, me pregunto cómo abordar la *política* de la buena manera...

¿Cómo orientarnos?

“Resignación o reconquista, es necesario elegir”.

Y J.-A. Miller echa luz nuevamente cuando en su ponencia de Madrid nos dice: “Tengo un proyecto: hacernos presentes, no solamente en la clínica, en la psicología individual, como dice Freud, sino también en la psicología individual en tanto que colectiva, es decir en el campo político. No como un partido político sino como psicoanalistas que pueden aportar algo a la humanidad en este momento de la o las civilizaciones”.

Me siento convocada, tomo la apuesta.

1: Entrevista a J. A.- Miller sobre la Escuela Una a partir de las preguntas de Ana Ruth Najles, *El Caldero de la Escuela* nº 62, París, Buenos Aires, 25 de agosto de 1998.

La interpretación ce(s)gada

Julieta Ravard (Caracas)

¿Cómo hablar de lo que está pasando en Venezuela, de lo que se vive día a día, cuando la precipitación de acontecimientos, el asombro, deja poco tiempo para pensar? ¿Cómo ordenar lo que ocurre, invadidos por las redes, única vía de saber algo, para poder interpretar lo que no tiene modo de ser entendido? Una guerra muy particular, donde la verdad aparece sin matices, en lo real, cuando matan a un joven.

Puedo hablar del día a día en la calle, dar testimonio de lo que ocurre, acompañada por miles que nunca has visto y que comienzas a ver en repetidas situaciones, gente que conversa, que va asustada, que habla por dónde escapar y correr en cuanto aparezcan las tanquetas, la guardia, o el helicóptero que delata donde estás, e informa cuál es la mejor estrategia de ataque hacia ti.

Salir a la calle, en lo que se llama la resistencia activa, para decir lo que se piensa, lo que no se tolera: vivir en dictadura, es reprimido cada vez más de una forma brutal y frontal. No existe el derecho a la protesta. La calle se recorre viendo a todos lados, oyendo

cualquier sonido que alarme. Sin embargo la gente va cada vez más junta, reconociéndose, protegiéndose, tratando de distraer el susto. Cada quien tiene un lugar en la protesta y es un lugar singular, el que camina y apoya, el que se enfrenta, el que cura y cuida.

La protesta pacífica es una opción válida cuando el diálogo ya no tiene cabida, se pone el cuerpo en acto, para decir lo que la palabra ya no puede. Es el derecho a escoger, a elegir vivir según unas leyes que sostengan un consenso democrático, donde tu palabra tenga cabida y sea decisiva para el funcionamiento de las instituciones.

Es impensable avalar discursos tiránicos, que solo se pueden sostener en la perversión; se le da una lectura canallesca a la ley; es el cinismo donde se usa el poder para incidir sobre el otro. En estos días hemos sido testigos al escuchar discursos “psicológicos” “que buscan promover la paz” a partir del viejo y eterno modo del “saber sobre lo que conviene al otro” que no es otra cosa que hacer del otro una presa, es querer convertir a un sujeto en un objeto moldeable al que hay que convertir en la verdad del que detenta el poder. Nada más opuesto a un discurso psicoanalítico.

El Psicoanálisis es un discurso subversivo, libertario y contestatarío, no endiosa a ningún otro que sustente una verdad, porque la verdad está en el sujeto, es el respeto a la diferencia y a la singularidad, se rige por un acto sostenido en los principios éticos, se le devuelve al sujeto la posibilidad de escoger, como puede vivir para hacerse cargo responsablemente de sus actos.

Construir interpretaciones sesgadas, y cegadas, desde la más profunda intolerancia con el otro, los lleva a concluir con el “No pasarán” (eslógan del gobierno) la prohibición que impide la entrega de documentos y pruebas.

Un amo sordo y ciego, sostenido en la burla hacia quienes hoy se enfrentan a arriesgarse a decir, y actuar en consecuencia. Es el desprecio del que se sabe perdido en su ignorancia.

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 16

SUMARIO

Política, psicoanálisis, política del psicoanálisis — *Rosa Edith Yurevich*

AGGIORNAMENTO DE LAS ESCUELAS

Humanos, demasiado humanos — *Patricia Tagle*

CHAMP FREUDIEN ANNEE ZERO

Shakia Vetaria en Jerusalén — *Susana Huler*

Política, psicoanálisis, política del psicoanálisis

Rosa Edith Yurevich (Córdoba)

La diferenciación entre la política común, de lo cotidiano, no la política de las cosas ni la de los seres hablantes de las cuales nos habla Jean-Claude Milner, sino entre las que están altamente vinculadas a la política de mi país y a la política del psicoanálisis, me parece un sesgo por demás interesante.

Me refiero a que al S(A/), matema que considero responde a la política del psicoanálisis y a la política común, respondería a un matema simbolizado por \$(A), quedando la sigla de sujeto barrado y el A sin barrar dentro de los paréntesis. Es una de las fórmulas que Lacan utiliza para designar el fantasma.

Querría trabajar en este momento un poco más sobre esos sintagmas, como los designa J.-A. Miller en el capítulo XXII del seminario *Extimidad*, donde tanto la incompletud como la inconsistencia se encuentran vinculadas a la falta; donde no son equiparables la falta de la

—Lacan Cotidiano—

incompletud, en tanto no hay un conjunto completo, con la falta que sostiene que todo el conjunto es inconsistente.

Encuentro dos frases que colocaría en el estatuto de axiomas: La falta en el A es la incompletud y, la falta del A, la inconsistencia.

Miller señala una nueva forma de nombrar al matema S(A/). Dice que Lacan, al menos una vez, lo llama “proposición articulada, significativa, *nada es todo*” (1).

¿Habría un todo? Por razones de estructura sabemos que esto es imposible y esto es “lo que da su lugar, huidizo, al inconsciente”.

Es un matema que indica una falta. Habría dos tipos de falta: la de la incompletud y la de la inconsistencia.

Una es la falta de completud en tanto algo falta en un conjunto, al menos uno, y la inconsistencia, en tanto , siguiendo a Miller, todo el mundo sería inconsistente.

Sería imposible completar todas las propiedades de un conjunto. No sería posible completar las propiedades que podría reunir un más-uno. Es una condición el que exista el conjunto vacío dentro del conjunto de las propiedades “para tener un adecuado concepto del conjunto”.

Deberíamos suponer que el conjunto de las propiedades, en este caso del más-uno, incluiría “bajo la manga” la inclusión de un significante que no entraría en las propiedades de lo que sería un más-uno.

Hay, si se quiere, una condición “ingenua”: si un conjunto no está completo es porque existiría otro conjunto más grande en cuyo interior la condición haría una partición.

De tal manera que, si planteamos que un conjunto para formarse, necesita un conjunto previo, si consideramos la existencia de un conjunto B siempre en ese conjunto habrá un *x* que no pertenece a *x*, cualquiera sea ese *x* y cualquiera sea ese conjunto B.

Según J.-A. Miller, es una conclusión magnífica en tanto siempre habrá algo que escapa al discurso en lo que al psicoanálisis se refiere. “Nada contiene todo”.

Para agregar más adelante que en ninguna discusión hay un conjunto que contenga todos los elementos de la discusión.

Esto va contra la idea del saber absoluto.

De esta forma encontramos que el S(A/) no es un universo. Hay una falta en el Otro pero bajo la forma de la incompletud. El A es incompleto.

Por el contrario, en la fórmula fantasmática del \$(A), el A es completo, es el sujeto quien está barrado. La existencia de un A completo que poseería el saber absoluto es un fantasma hegeliano que se pasea entre nosotros en todo momento.

Esta vertiente fantasmática donde habría un sujeto barrado deseo de otro completo es importante de “distinguir en la realidad humana y que es hablando propiamente lo real que no es más que entrepercibido, como la máscara fácil que es aquella del fantasma” (2), en tanto y en cuanto esa posibilidad daría cuenta de la existencia de la relación sexual que sabemos que no hay, cuya ilusión de su existencia se escondería detrás del llamado “modelo político”. Eso, el “relato”, nombre que le ha sido dado, fracasa estrepitosamente.

Habría entonces dos formas de elección posibles, si hablamos desde la política del psicoanálisis: la incompletud y la inconsistencia.

En la incompletud, el conjunto B no contiene algún elemento del conjunto C. Mientras que en la inconsistencia el conjunto C puede no pertenecer al conjunto C.

—Lacan Cotidiano—

Si se une este razonamiento al tiempo, tendríamos las pulsaciones del inconsciente. Algo podría aparecer por un instante y desaparecer al mismo tiempo. Algo fulgurante se apresa por un instante, y luego desaparece. Un pellizco en lo real. Un medio-decir lo que no puede decirse más que a medias en el propio discurso.

J.-A. Miller, recurrirá a las fórmulas de la sexuación de Lacan para definir lo que son la incompletud y la inconsistencia haciendo intervenir la función Falo simbólico en las mismas.

Mientras que la fórmula que ubica para la incompletud, sería la línea superior del Uno en tanto el x pertenece a no todo $F(x)$. Límite de la función fálica donde la barra colocada encima de $F(x)$ funda el ejercicio de lo que, con la castración, suple la relación sexual, en tanto ésta no puede inscribirse de ningún modo.

Siguiendo a J.-A. Miller, “tenemos la alternativa del uno demás que se convierte en uno de menos de la incompletud. Vimos esta conjunción del uno de menos y del uno de más, la conjunción de la extrusión y de la inclusión sobre la primera vertiente, sobre la segunda observamos como la inconsistencia está ligada al no-todo”. La lógica condicionada por la lógica del Falo, “símbolo significante del goce”, haciéndonos creer que el goce encuentra un significante adecuado.

Eso siempre y cuando consideremos que el A está siempre incompleto, de esa manera encarna la voluntad del Uno, lado izquierdo de la tabla, lo que se produce cuando el A se hace Uno, cuando al Uno se lo ubica en la vertiente masculina.

Si el $S(A/)$ indica la presencia de un deseo en el A, si se trata de un agujero en el A, ¿qué sucede cuando el A es completo y el \$ queda por fuera?

Sería posible expresarlo de esta manera: ¿Al no estar barrado el A, dentro de la política común, no habría deseo de? ¿O bien encontramos el discurso universitario donde el goce es igual para todos?

Y, ¿el \$ barrado por fuera de los paréntesis, estaría en el lugar del imbécil, el antiguo “astudado” de Lacan?

1: J.-A. Miller, *Extimidad*, Buenos Aires, Editorial Paidos, 2010, p. 387 y ss.

2: J. Lacan, *La lógica del fantasma*, clase 1 del 16/11/66, inédito.

AGGIORNAMENTO DE LAS ESCUELAS

Humano, demasiado humano

Patricia Tagle (Lima)

Estimado Miquel,

Le escribo, y escribo, respondiendo a su propuesta de pensar en torno a la necesidad, y/o a la pertinencia, de hacer un aggiornamiento democrático, uno que abra una vía posible para tratar los efectos de segregación que acarrea la lógica de grupos en el seno de la vida asociativa que, inevitablemente, forma parte de nuestras Escuelas.

Le soy sincera: no tengo una respuesta. Más bien, sí, muchas interrogantes.

En este punto es inevitable para mí hablar desde mi posición de sujeto, y de lo que fue mi experiencia de inserción en la Escuela de Lacan, en el Campo freudiano, y, como es lógico, en sus “aquíes” y sus “ahoras”; humanos siempre, *demasiado humanos*, a veces. No encuentro otro modo ético de participar en este debate al que usted nos invitó.

Si en esa vía tengo un punto de partida, es esta constatación: soy, por mi “naturaleza” reacia a las formalidades “estatutarias”. En ese punto soy minimalista: “Menos es más”. A la par, y más allá de lo que cualquier “estatuto” pueda instituir, está la contingencia, y las contingencias cada una vez, y vez por vez. De hecho estoy a favor de cualquier fórmula que abone a alojar la contingencia; pero no estoy segura que ello pase por un cambio en nuestros estatutos. Como señaló Christiane Alberti, tenemos siempre disponible el camino de la invención, caso por caso.

Por otro lado, en tanto miembro de la NEL, es para todos sabido que la NEL nació de una fractura, e incluso de una disolución, la de la ECFC (Escuela Freudiana del Campo de Caracas), y bajo el signo de la “contra experiencia”. Fue bajo ese signo que la NEL-Lima se constituyó como una sede más, en la serie de las sedes de esta “nueva” Escuela. También ella albergando en su seno una fractura anterior, la de “dos grupos” aparentemente irreconciliables, tanto por el rasgo de sus ideales, como por sus propios estilos, aún efectivos y actuantes. Entra a tallar aquí el narcicismo de las pequeñas diferencias, en la medida en que no hay grupo posible que no sea animado por el goce de la “verdad”. A mi entender —y sólo puedo evocar aquí la Teoría de Turín sobre el Sujeto de la Escuela de *¿JAM 1 / JAM 2?* — los efectos de grupo son la consecuencia de la positivación del agalma de la Escuela. Hacer de ese agalma —no de su vacío, sino de su semblante— un objeto de reivindicación.

En lo que a mí respecta, hoy tengo claro que me inscribí en la Escuela portando una moneda de dos caras: la del síntoma y la del fantasma. Esa moneda fue mi propio caballo de Troya, pues sin duda hacía falta para mí encontrar un refugio *que no sea como los otros*. Aún así, la Escuela me abrió las puertas, en un acto que aprecio y que no dejaré de agradecer y aquilar, como se agradecen y aquilan los actos de amor.

El “eres una rebelde sin causa” —dicho *dicho* sobre mi ser, pronunciado en mi infancia y por *no cualquiera*—, marcó, sin duda, mi inscripción en la causa analítica, sin saberlo yo. Durante mucho tiempo gocé de la “pequeña diferencia” de ser una “rebelde con causa”. Mi narcicismo en acto, mi “falla” —telúrica, real, como las fallas geológicas— en juego. Dócil siempre (es la Otra

—Lacan Cotidiano—

cara), entregada, feliz, *encausada*, segregué y fui segregada. Padecí mucho, también, debo decirlo (fue horrible). No podía ser de otro modo, si nos atenemos a esta lógica mortífera y mortificante.

Hace unas semanas fui invitada a decir unas palabras en mi sede, acerca de la Conferencia de JAM en Madrid: ¿Cómo pensar el psicoanálisis en la política?, me preguntaron. No hablé de eso. Hubiera sido para mí como tomar el rábano por las hojas. Pude hablar sólo, y solamente, de un efecto de interpretación, el que operó en mí. Aquel que me reenvió a ser una analizante —no una ciudadana— en el país del psicoanálisis. Lo que no impide re-actualizar mi posición de ciudadana en mi ciudad, por cierto. Un poco más advertida, quizás.

Todo ello me lleva a plantearme esta pregunta: Miquel, ¿qué aggiornamiento democrático posible para el país del psicoanálisis; aquel en que no estamos, ni nos inscribimos —sepámoslo o no— en calidad de “ciudadanos”, sino de analizantes? ¿Está acaso este “país” —nuestro inédito e imposible país— compuesto por “mayorías” o “minorías”? Basta sólo conyugar los signos matemáticos establecidos para “mayor que”/ “menor que” y conseguimos el “rombo” del fantasma; ese articulado velo, esa articulada objeción a lo imposible.

¿Cómo no evocar a nuestro amado Freud, cuando habló de las tres “profesiones” imposibles?: educar, gobernar, psicoanalizar. Agregaría a esta serie, hacer Escuela.

Con infinito aprecio.

CHAMP FREUDIEN ANNEE ZERO

Shakla Vetaria en Jerusalén

Susana Huler (Tel Aviv)

Después de nuestro encuentro con el Pr. Kremnitzer (1), nos quedó claro que la posibilidad de existencia de nuestra democracia está ligada con un fuerte lazo a nuestra actitud y nuestro pensamiento sobre los palestinos. Es que la conquista no influye solamente sobre el ser del dominado sino sobre el ser del dominador. A lo largo de los años nos hemos despertado al hecho de que, junto al heroísmo de la creación del Estado de los judíos y su defensa valerosa frente a sus enemigos, los resultados de las guerras no han sido, para nada, unívocos. La victoria trajo consigo los peligros del poder. La perdida de la modestia.

Nuestro próximo paso en el Shakla Vetaria sobre psicoanálisis y política será un encuentro con el Pr. Hillel Cohen (2) acerca de la nacionalidad palestina y sus ideales. Nos parece que con nuestro invitado adelantaremos en la comprensión de nosotros mismos a través de la comprensión del otro con quien tenemos relaciones complejas y difíciles.

1: Mordechai Kremnitzer es profesor emérito de Derecho en la Universidad Hebraica de Jerusalén. Es también vicepresidente del Instituto Israelí de la democracia, que estudia la democracia israelí y sus vínculos con la seguridad nacional, y es especialista en Derecho Militar. Sus opiniones tienen gran peso en el país.

2: El Profesor Hillel Cohen es judío, vive en Jerusalén-Oeste y frecuenta la sociedad palestina desde su

—Lacan Cotidiano—

adolescencia. Ha publicado diversos libros sobre la historia local de los árabes y el conflicto con los judíos. Enseña en la Universidad Hebraica de Jerusalén, Departamento del Estudio del Islam y en el Oriente Medio y dirige el Centro Cherik de investigación sobre el sionismo.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI.](#)